

XYZ. La revue de la nouvelle

Le débraillé mélancolique

Gaëtan Brulotte



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (1994). Le débraillé mélancolique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 83–85.

LE DÉBRAILLÉ MÉLANCOLIQUE ¹

GAÉTAN BRULOTTE

Dans les textes contemporains, une nouvelle catégorie esthétique semble apparaître et qu'il nous faudra un jour reconnaître comme un trait d'époque: le débrillé mélancolique. C'est une sorte de négligé étudié à la fois dans les interactions des personnages, dans la conduite de la narration et dans l'écriture. Un peu comme celui qui s'achète délibérément un costume trop grand pour lui et dans lequel il flotte, il y a des personnages qui ballottent d'un point à l'autre dans l'existence et, pour nous les présenter, une narration lâche, volontairement vague, qui abdique sa fonction de régie ainsi qu'une écriture feignant le flou ou mimant le bâclé. Truman Capote parlait déjà de sous-écriture à propos de certaines de ses propres nouvelles, pour décrire un style brut approprié aux situations quotidiennes, qui refuse l'artifice d'une élaboration ultérieure. De même pourrions-nous qualifier de sous-écrits (ce n'est pas un jugement, mais une catégorie) nombre de textes actuels dont le style est plutôt proche d'un art du *non-finito*: cette écriture inachevée semble, pour le sujet actuel, plus apte à rendre les hésitations intérieures, les blocages intimes, les nonchalances existentielles, les narcoses spirituelles, les atonies de l'âme, les dévaluations narcissiques.

Ce débrillé mélancolique, on le retrouve dans les nouvelles de Martine Jacquot. Des rencontres brèves de bars enfumés, des consciences engourdis par l'alcool, des flirts d'escalas en coup de

1. Ce texte sert de préface au recueil de Martine Jacquot, *Sables mouvants*, paru aux éditions du Grand Pré, dans la collection « Les deux roseaux ». Nous le reproduisons pour signaler à nos lecteurs la création, en Acadie, d'un nouveau lieu de la nouvelle: une toute nouvelle collection entièrement consacrée aux textes brefs.

vent et qui ne débouchent sur rien, des images d'amour emportées dans le galop des voyages, l'étincelle de regards inconnus qui se croisent sans feu suivi, les indolentes tentatives d'exploration de la nuit, la confusion des êtres dans le labyrinthe des relations, le faible vacillement du désir au bord de l'autre, des passions sans issue qui ne lèvent pas où la peur se mêle à l'envie, voilà l'univers qu'évoque ici la nouvellière et qui ainsi s'inscrit tout à fait dans un courant vivant de la littérature actuelle.

Parvenus à quelque butée existentielle, les êtres y sont rivés dans l'impuissance. Les couples désœuvrés semblent disposés à l'aventure, à la fuite, mais n'osent pas, n'y arrivent pas et retombent dans leur abattement. La liaison ne prend pas. Au départ et au bout de ces histoires, une grande solitude : c'est la solitude qui incite à partir en quête de l'autre; c'est encore la solitude qu'on retrouve en fin de parcours et dans laquelle on s'enlise. On cherche l'autre au travail, au restaurant, en voyage, dans les lieux publics, au cinéma, dans les rues de la ville. Mais, soit on s'y prend mal, soit l'ardeur n'y est pas, la communication ne s'établit jamais. Cette misère des rapports hommes-femmes rejoint une des thématiques noires de la nouvelle québécoise récente : dans cette littérature contemporaine, combien d'êtres ainsi qui ne peuvent pas franchir la distance qui les sépare et qui s'abandonnent à l'indifférence.

Malaise de notre époque sans doute où les rôles ne sont pas clairement définis, où chacun reste sur son quant-à-soi, ne sachant plus comment se comporter dans une situation de rencontre, où la méfiance généralisée désamorce toute possibilité de complicité. Nos sociétés traversent sans doute une grave crise de proxémie qui rend les êtres fous et malheureux. Tout nous pousse vers autrui (à commencer par la solitude accrue des villes) et, dans le même mouvement contradictoire, tout empêche le rapprochement. Il reste la démission, la retombée sur soi. C'est le choix que font ici les personnages.

Comment dire ces rencontres avortées et ces instants éphémères sans lendemain autrement que par la brièveté. La nouvelle

très courte semble ici bien adaptée au propos ; et elle exploite volontiers certaines ressources féminines de l'écriture : par exemple les histoires n'ont pas de conclusion (faut-il s'en étonner ?), ni d'acmé central. On préfère les séries d'intensités à une organisation narrative reçue avec introduction, nœud et conclusion. La phrase achevée, trop maîtresse d'elle-même, cède la place à la phrase inachevée, nominale ou infinitive (sans sujet, ce qui est significatif). Plutôt que sur la perfection close, on mise sur le décousu.

Les êtres passent, la solitude s'installe à demeure, mais l'écriture reste, bribes, fragments, échos de ce qui aurait pu advenir. L'écriture reste et dépasse. Car il y a au moins toujours en bout de course la solitude créatrice. Piètre consolation esthétique au mal de vivre, pourrait-on dire, mais consolation tout de même, réfection de l'être dans les remblais de la création et petite perche tendue de loin à un nouvel autre, le lecteur.

Ce livre est le premier d'une nouvelle collection de narrations brèves. Il est toujours émouvant de voir naître une collection, surtout de nos jours où la tendance est plutôt à la coupure. Et que ce soit dans le genre de la nouvelle est assurément un double signe des temps. Partout dans le monde francophone, ce genre connaît un développement sans précédent, lié aux sensibilités différentes des générations actuelles. Que l'Acadie se joigne à ce concert et participe à cette effervescence, on ne peut qu'en être ravi et que l'applaudir.

XYZ